

notices - livres

In memoriam Emmanuel Looten.

Emmanuel Looten, le chantre de la Flandre française, est décédé le 30 juin 1974. Le 6 novembre prochain, il aurait atteint l'âge de 66 ans. Pris d'un malaise dans sa maison à Golfe Juan, il a eu sans doute la prémonition de sa mort prochaine: il a prié sa femme de le faire transporter dans sa maison natale de Bergues, à proximité de Dunkerque, à une distance de quelque mille kilomètres à travers la France. Il est mort peu après son arrivée. Il a été enterré à côté de son père et de sa mère dans sa terre natale.

Avec Emmanuel Looten disparaît le dernier représentant important d'une génération de titans flamands qui écrivaient en français: Emile Verhaeren, Georges Rodenbach, Michel de Ghelderode, Fernand Crommelynck, et d'autres encore. Le fait qu'ils s'exprimaient en français était dû à des circonstances d'ordre sociologique. Toutefois d'esprit et surtout de sentiment ils étaient des Flamands qui nourrissaient parfois une admiration pathétique pour «le génie flamand». Emmanuel Looten est beaucoup plus jeune que les symbolistes cités. De plus, il débuta assez tard, en 1939, avec *A cloche rêve*; mais il a sûrement subi et assimilé leurs influences. Hésitant à ses débuts, il a finalement opté pour une poésie expressionniste et moderniste, surtout à partir de *L'Opéra fabuleux* (1946). Il devint un poète d'avant-garde, un rénovateur du langage, sans toutefois abandonner sa nature flamande. On pourrait même dire qu'Emmanuel Looten a été un rénovateur du langage tout au long de sa riche carrière de poète -il a publié plus de quatre-vingts recueils de poèmes, de plaquettes et d'essais - et que son tempérament flamand se trouvait à l'origine de ce phénomène.

Emmanuel Looten est le poète le plus important de la Flandre française et même de tout le Nord de la France. Dans la littérature française, il est apprécié comme un poète original de la *révolte*, «un de ceux qui ne s'accrochent point du dirigisme mental» (Jean Rousselot). Il est un titan, une force de la nature, un volcan en éruption permanente, un forgeron et un briseur de la parole qui écrit «à la millième personne du singulier» (Henri Pichette). Il est «un vrai gladiateur du langage» qui considère la poésie comme «un énorme règlement de comptes, une corrida perpétuelle où le verbe et la syntaxe sont constamment acculés au pugilat» (Alain Bosquet).

Il est primordial qu'il s'agisse là d'une poésie qui est flamande «jusqu'aux moelles, jusqu'au nationa-

lisme» (Rousselot), et pas uniquement parce que tout au long de sa carrière poétique, Looten a consacré des déclarations romantiques à la Flandre, des poèmes dits de circonstance qu'il a réunis ultérieurement dans le recueil *Flandre* (1960). Pour le bon lecteur, Emmanuel Looten y est présent tout entier et de façon convaincante! Le romantique Looten identifie la Flandre avec la nature et la culture celtique et avec la grandeur de son passé: l'époque des beffrois, des cathédrales, des communes, l'époque où Lille était la capitale des Etats bourguignons et où la Flandre française était le berceau de la civilisation européenne. Aux yeux de Looten, la Flandre est un mythe, un *paradis perdu* qu'il projette hors du temps et de l'espace et que, dès lors, il idéalise. La région qui va de Boulogne à Dunkerque, de Saint-Omer à Cassel, où Bergues occupe une situation plus ou moins centrale, constitue le sol nourricier de sa poésie. Dans cette nature à l'aspect quelque peu dionysiaque, il puise chaque fois la force d'assailir les cieux, de projeter dans un espace de sang, de feu et de terre sa Flandre idéale, dont il sait qu'on ne peut que la recréer dans le rêve. De Ghelderode a écrit un jour: «La Flandre est un songe», vers que Looten a choisi à plusieurs reprises comme titre d'un poème.

L'un de ses recueils les plus importants s'intitule *Antéité anti Pan* (1961). Dans la mythologie grecque, le géant Antée était un titan qui menaçait le dieu suprême Zeus dans son ciel. Chaque fois que Zeus l'avait foudroyé, Antée puisait dans sa terre natale la force d'assailir le ciel et d'entreprendre une nouvelle attaque contre la toute-puissance de Zeus. Ce titre prouve l'insubordination de Looten, son attitude «anti», sa révolte: révolte contre tout ce qui empêche le titan créateur de recréer son rêve, révolte aussi contre le conditionnement par sa terre natale. Les relations entre Emmanuel Looten et la Flandre française sont particulièrement complexes. En fait, son amour de la Flandre est l'amour de l'inaccessible; et sa poésie exprime la nostalgie des origines les plus reculées. Elle exprime une métaphysique de l'imperfection irrémédiable à laquelle l'homme Looten refuse de se résigner, sauf peut-être vers la fin de sa vie, lorsqu'il vit isolé sur la Côte d'Azur et que, lassé de combattre, il écrit dans ses recueils ultérieurs «Gris, ma seule couleur, richissime nuance...». C'est à juste titre qu'il a intitulé un essai consacré à sa personnalité, à ses rapports avec la Flandre et la France et à sa poésie *Lieu-Chef de ma Révolte* (1954). Emmanuel Looten est indubitablement un roman-



Emmanuel Looten (1908-1974).

tique. Sa soif du mystère, de l'irrationnel et du magique, sa violence verbale qui frise le pathétique et va souvent au-delà, son sentiment de la nature enraciné dans l'instinct qui le fait soupirer après les temps préhistoriques celtiques, son aversion de la mécanisation et de la civilisation, sa nostalgie du passé glorieux de la Flandre qui fut le moteur du Mouvement flamand au dix-neuvième siècle, voilà autant d'éléments absolument romantiques. Mais Looten a également subi les influences d'Arthur Rimbaud avec son «dérèglement de tous les sens», des surréalistes avec leur intérêt pour l'occulte et le subconscient, et même des lettristes. Ils ont contribué à orienter sa vision du monde dans le sens du modernisme. Il faut souligner, cependant, que Looten ne se réfugie pas vraiment dans le passé: sa nostalgie n'est jamais méditative ou contemplative, mais plutôt agressive et créatrice. Pourtant, Looten est plus titan que créateur: il veut tout le temps se libérer

du conditionnement imposé surtout par le temps. Risquons une image peut-être exagérée, mais qui cadre avec l'atmosphère de sa poésie: ses poèmes font souvent songer à des étalons qui se cabrent projetés contre un ciel bas et pluvieux. Il veut dépasser son dualisme, sa condition de dieu mortel et sa condition de poète, sa révolte contre la langue française dans laquelle il est obligé d'écrire. La langue elle-même se trouve à l'origine d'un dualisme d'une antithèse même entre ses pensées et ses sentiments. C'est pourquoi il rejette totalement la limpidité latine ou la «clarté» française. Tout dans son œuvre est en devenir, tout est chaos, gris, violence élémentaire, origine primitive. C'est pourquoi il situe ses œuvres plus épiques en des époques qui échappent à la chronologie: les temps préhistoriques celtiques, mythiques, dans *La saga de Lug Hallewijn* (1950) l'époque légendaire de la première civilisation en Flandre dans *La légende de Godelieve* (1948), les temps préhistoriques bibliques mythiques dans *Khaim* (1960). Il accumule les paroles et les métaphores de façon chaotique, mais il ne réussit pas à réaliser un monde ordonné. En ce sens également, Looten est un poète moderne: très souvent, le poète contemporain n'est plus à même de créer une vision du monde. Il en résulte souvent un démembrement du langage, un chaos et une révolte impuissante. Voilà sans doute d'excellents thèmes pour les psychologues et les sociologues.

Pour ce qui est de la forme et du langage de sa poésie, Looten est un expressionniste. Sa révolte intense vise en premier lieu la grammaire et la syntaxe française. Il crée des néologismes, fait d'innombrables jeux de mots, écrit avec une exubérance verbale qui approche du pathos et crée des structures de langage strictement personnelles. C'est surtout son rythme caractéristique, saccadé, dur et très sonore qui fait de lui un «expressionniste explosif», comme l'appelait Michel Tapié, qui le compare au groupe Cobra dans la peinture, avec des peintres tels qu'Appel, Corneille, Jorn et Matthieu, dont l'expression picturale était celle que l'on devait désigner ultérieurement par le terme *action painting*. Il m'est difficile d'approfondir ici la parenté, en ce qui concerne le langage en tant que signe, entre Looten et la peinture des années 1950, ou sa collaboration avec des peintres célèbres, notamment Dali, Appel, Gillet et Matthieu dans la célèbre série *plaquettes-objets* de Michel Tapié, ou sa collaboration avec Arthur Van Hecke, le célèbre peintre de la Flandre française. Ce passionnant échange entre la poésie et l'art pictural est une caractéristique trop peu remar-

quée de la poésie de Looten, à savoir sa grande plasticité.

La poésie d'Emmanuel Looten, on la sent encore mieux si l'on connaît la région d'où il est originaire: la mer, les côtes déchirées de Boulogne à Dunkerque, les splendides zones de dunes encore intactes et les vastes plages autour de Grand-Fort-Philippe, les vents de tempête assourdissants, le ciel chargé de nuages tourmentés avec toutes les nuances du gris, les forêts étendues et les wargangs autour de Saint-Omer, les collines calcaires qui font songer aux squelettes d'animaux préhistoriques les villages et les villes de Flandre française qui ont préservé une atmosphère quelque peu médiévale. C'est là que Looten a été le témoin attentif de la lutte incessante que se livrent les éléments: le ciel et la mer, les vents et la terre. L'azur de Golfe Juan n'a jamais été sa couleur; là aussi, le poète apaisé se souvenait de sa région natale, dont il décrivait encore les gris changeants. «Terre, Mer et Ciel!», voilà tout Emmanuel Looten!

Willy Spillebeen, Menin (Belgique).

Traduit du néerlandais par Willy Devos.

Un Français pas comme les autres:

Pierre Brachin, professeur de néerlandais à la Sorbonne.

Un Français pas comme les autres. Tout au moins provisoirement. En effet, Pierre Brachin, né le 16 août 1914 à Montereau en Seine et Marne, est professeur de langue, de littérature et de civilisation néerlandaises à la Sorbonne depuis 22 ans. Il est le seul titulaire d'une chaire de cet ordre en France. Le fait mérite d'être signalé au moment où il atteint la soixantaine. Il est toujours impressionnant de franchir ce pas, mais le professeur Brachin le fait avec entrain, l'homme étant jeune de cœur et de raison, un monstre sacré de travail, dont les publications consacrées au domaine néerlandais sont nombreuses et d'un intérêt qui déborde du cadre de la simple vulgarisation en langue française. Au demeurant, Pierre Brachin manie le néerlandais avec bonheur. Je n'en veux pour preuve que l'excellente monographie qu'il a consacrée à Anton van Duinkerken (1). Un trait de son caractère permet de situer le personnage. La monographie sur Van Duinkerken comporte une postface dans laquelle l'auteur regrette d'avoir dû, faute de place, se limiter à la nature de l'œuvre et à la rédaction de l'importante bibliographie. Brachin appelle de ses vœux des considérations sur le style de Van Duinkerken et souhaite bonne

chance à celui qui tôt ou tard s'attellera à cette tâche. Or, en 1969, au cours d'une conférence à Mortsel (Anvers), il traitera lui-même de ce style. Et reconnaissons à Brachin ce mérite: il rédige en langue néerlandaise des textes qui sont à eux seuls une contribution à la culture des Pays-Bas.

Cependant, c'est le professeur français qui retient avant tout notre attention. Fils d'un pharmacien tombé au front en 1915, l'orphelin fréquente le Lycée de Sens puis à Paris le Lycée Louis-le-Grand. Le jeune élève studieux passe son concours d'entrée à l'École Normale Supérieure et y fait de brillantes études. Reçu premier à l'agrégation d'allemand, il sera professeur dans divers lycées avant de se trouver chargé de cours de langue et de littérature allemandes à la Faculté des Lettres de Rennes. En même temps Brachin préparait son doctorat ès lettres. Il soutient sa thèse en 1950, à une époque où il était Maître de Conférences de langue et de littérature allemandes à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Sa thèse principale portait sur la civilisation allemande et avait pour objet le «*Cercle de Münster*» (1779-1806). Grâce à Hemsterhuis, elle n'était pas sans rapport avec la Hollande. Sa thèse complémentaire traitait de la littérature comparée: «*Stagnelius et la France*».

Muni de ce bagage savant, Pierre Brachin débarque à Paris en 1952 pour y occuper la nouvelle chaire de langue, littérature et civilisation néerlandaises à la Sorbonne. Depuis la fondation de l'Université de Nanterre, il est, en outre, chargé de cours de néerlandais dans ce jeune établissement tumultueux.

Nous ignorons comment le germaniste devint néerlandisant. Cela importe d'ailleurs peu, étant entendu que l'extraordinaire puissance de travail du normalien lui a fait franchir, comme en se jouant (mais au prix de quels sacrifices?) tous les obstacles sur le chemin de la Connaissance (2).

On ne dira jamais assez la part active qu'a prise Pierre Brachin dans la reconnaissance du Néerlandais par l'Université française. Non seulement il a formé nombre de néerlandicistes, dont certains sont particulièrement doués, mais il a valorisé scientifiquement la langue aux yeux de ceux qui - fort nombreux - étaient enclins à la traiter en quantité négligeable. Il est vrai que les œuvres de Brachin, tantôt savantes, tantôt mises à la portée de tous, contribuent à libérer les esprits. Rendant compte de son ouvrage sur «*La littérature néerlandaise*» (3), le poète et essayiste Jan Greshoff écrit qu'en examinant l'étude de Brachin,